

# **la nouvelle ACTION FRANÇAISE**

**1 F**

HEBDOMADAIRE ROYALISTE - DEUXIÈME ANNÉE - 30-8-1972 - N° 70

---

***du gouvernement à l'opposition...***

# **les clowns préparent les élections**



# du gouvernement à l'opposition...

## les clowns préparent les élections

Le mardi 8 août Pierre-Auguste Messmer a pris pour la première fois la parole à la Télévision en tant que nouveau fidei-commis de M. Pompidou à Matignon.

Ses propos ont été d'une insignifiance à peu près complète.

Il est vrai que Messmer n'est pas placé à ce poste pour avoir des idées, bien au contraire. Le chef de l'Etat a besoin, à huit mois des élections, d'un Premier Ministre docile qui puisse se réclamer d'une longue fidélité au gaullisme historique afin de reprendre en main la « majorité silencieuse » constituant le public de l'U.D.R.

Il ne tient pas à avoir un nouveau Chaban ayant des idées et des programmes ambitieux : la « Nouvelle Société » du maire de Bordeaux, ses velléités de réformes de structures — sur le plan régional par exemple — inquiétaient la masse des conservateurs.

### L'IMMOBILISTE MESSMER...

Avec Messmer, Pompidou va pouvoir revenir à une attitude qui est plus conforme à son tempérament et aux pesanteurs sociologiques de son électorat et qui se résume en trois mots : « pas de vagues ». Pas de vagues sur le plan scandales, et qui conduit à l'élimination de Tomasini, le célèbre collectionneur de fichiers du secrétariat général de l'U.D.R. De ce côté-là d'ailleurs, Messmer n'est pas au bout de ses peines, comme le démontre l'affaire des proxénètes de Lyon.

Mais aussi, pas de vagues en ce qui concerne notre société bloquée. Contrairement à Chaban, Pompidou a très bien compris qu'à vouloir moderniser les structures de la nation on aiguise les

contradictions du régime démocratique. Et il sait parfaitement qu'un taux de croissance économique « à la japonaise » tel que la France l'a connu depuis trois ans, repose justement sur le problème des structures sociales, que ce soit en matière d'enseignement ou en matière de pollution et de « civilisation des loisirs ». L'homme qui, lorsqu'il fut premier ministre, cautionna pendant six ans le plan de stabilisation, a donc installé à la tête du gouvernement un être totalement dépourvu d'audace. Messmer reprendra la politique immobiliste du petit père Queuille sous la IV<sup>e</sup> République. Tout au plus, dans la perspective des élections, a-t-on mobilisé cet habile illusionniste d'Edgar Faure pour faire de la démagogie tous azimuts et de préférence en direction des groupes sociaux qui risquent de mal voter en mars (?) prochain, tels les commerçants contestataires. Ainsi Nicoud a été reçu par Faure le 25 août (1).

### ... CONTRE FRANÇOIS LE DINOSAURE

A ce compte, l'espoir de voir la majorité résoudre la crise de notre société est plus vain que jamais. Mais celle-ci a paradoxalement toutes les chances de gagner encore les prochaines élections.

Paradoxe apparent seulement ! Certes, le pouvoir montre par son comportement qu'il oscille entre l'immobilisme sclérosant et la tentation d'assouplir la bureaucratie étatique, au risque de détruire la machinerie qui permet le conditionnement des électeurs. Certes, il se révèle incapable de soigner en profondeur le malaise de la jeunesse, de maîtriser le phénomène urbain, de réaliser la nécessaire décentralisation.

Du moins donne-t-il à l'opinion le spectacle d'une certaine stabilité due au caractère présidentiel du régime.

Or, face à la majorité, le premier porte-voix de la gauche unie, M. Mitterrand, a choisi de se battre sur le plus mauvais terrain possible, celui des prérogatives du Parlement. Qu'a-t-il dit au cours de sa conférence de presse du 18 août pour critiquer le nouveau chef du gouvernement ? Lui a-t-il reproché de n'avoir aucun projet cohérent capable de guérir notre « société — bureaucratique — de consommation dirigée » (2) de ses tares ? Non, voyons ! Il y a plus important pour Mitterrand, à savoir les prérogatives du Parlement devant lequel Messmer a commis le sacrilège de ne pas se présenter !

Or le Parlement, les Français, sortent d'en prendre pendant près de quatre-vingt-dix ans ! Ils sont édifiés sur son impuissance à bâtir quoi que ce soit. Et lorsqu'ils entendent le premier secrétaire du Parti Socialiste annoncer « Une bataille se

déroulera sur les institutions », ils traduisent par « Mitterrand veut le retour à la IV<sup>e</sup> »... ce qui les invite à voter pour la majorité.

Mitterrand, quelle que soit son habileté, apparaît par trop comme le jeune premier de retour chargé de permettre aux vieux politiciens de la gauche social-démocrate de Faire leur rentrée politique. Les concessions verbales au vocabulaire nouvelle vague, le chapitre « changer la vie » du programme commun socialiste-communiste, ne sont là que pour donner le change.

L'ancien ministre de l'Intérieur sous Mendès, de la Justice sous Guy Mollet, n'est jamais que le plus fringant dinosaure de la classe politique. En outre, il montre à l'excès qu'il ne fait aucune confiance au P.C. : le partenaire « privilégié » du Parti Socialiste fournit l'indispensable appoint électoral aux candidats du P.S. lors du second tour des législatives. De là à se mettre à sa remorque au risque d'effrayer les « modérés », il y a un abîme.

La façon dont les socialistes ont insisté sur les procès de Prague et obligé le P.C. à les condamner, est édifiante sur la nature des rapports entre Mitterrand et Marchais. Si les « Marx brothers » font peut-être figure du plus beau « ménage terrible » de la politique française, ils sont incapables en tout état de cause d'apparaître comme une alternative crédible au pouvoir actuel.

### FAIRE LA POLITIQUE DE NOTRE TEMPS

Ceci nous dicte notre conduite : entre les démocrates « modernes » qui ont liquidé l'anarchie parlementaire pour renforcer le caractère bureaucratique de l'Etat et les attardés de la IV<sup>e</sup>, nous n'avons pas à choisir. Les élections seront pour nous l'occasion de faire de la propagande selon des modalités qu'il appartient au Comité directeur de l'A.F. de fixer. Elles ne doivent pas être notre combat prioritaire.

Les Français sont lassés aussi bien par la majorité que par la gauche officielle. Ils supportent la première par habitude et grâce au repoussoir de médiocrité constitué par la seconde. En fait, ils se moquent du théâtre d'ombres institutionnel.

Et cependant ils n'ont jamais été aussi politisés, n'en déplaise aux esprits légers : ils souffrent de la démocratie qui est bien plus et bien pire qu'une technique institutionnelle dans leur vie de tous les jours. C'est là qu'ils sentent confusément les carences dans l'organisation concrète, quotidienne, de la cité (c'est la signification exacte du mot politique). C'est sur ce terrain qu'il nous faut les rencontrer. Nous avons déjà commencé cette année, en prenant comme thèmes de bataille l'urbanisme à la kafka et les problèmes de l'aménagement du territoire. Ces thèmes, nous les reprendrons. Il nous faudra y ajouter tout le combat en faveur de la restauration de l'intelligence, la réhabilitation de la fête, la recreation d'un art de vivre français. C'est la seule manière d'attaquer dans ses racines profondes le régime. Alors, à côté de cela, qu'importe la question de savoir si l'U.D.R. aura 283 ou 210 élus, si le P.S. gagnera 50 ou 60 sièges ?

Arnaud FABRE.

(1) Mais Nicoud est-il encore un commerçant contestataire ? Qu'en pensez-vous, Giscard ?

(2) Pour reprendre l'heureuse expression d'Henri Lefebvre.

### la nouvelle ACTION FRANÇAISE

RESTAURATION NATIONALE

Edité par la S.N.P.F.

17, rue des Petits-Champs - Paris (1<sup>er</sup>)

Téléphone : 742-21-93

Abonnement un an : 45 F

Abonnement de soutien : 100 F

C.C.P. N.A.F. 642-31

Directeur de la Publication :

Yvan AUMONT

imprimerie abexpress

72, rue du château-d'eau paris 10<sup>e</sup>

# EDITORIAL

## la politique selon shakespeare

L'article d'André Fontaine publié dans le *Monde* du 23 août constitue certainement un grand texte tout à l'honneur du journalisme français. Au lendemain du drame marocain, prenant résolument ses distances par rapport aux passions, aux partis-pris, ceux-là même qui apparaissent chaque jour dans les colonnes de son journal, André Fontaine a voulu tirer la philosophie de l'événement.

Cette philosophie n'est pas optimiste. Certains lui reprocheront sûrement cette note un peu pessimiste dont Jacques Bainville savait colorer ses chroniques. *Tout a toujours très mal marché*, et il n'y a pas de raison pour qu'un jour ça aille beaucoup mieux.

Tous les cultes qui les pratiquaient, écrit Fontaine, ont renoncé contraints ou forcés aux sacrifices humains. Tous, sauf un : celui de la Sainte Histoire. A cette idole sanguinaire, de l'extrême droite à l'extrême gauche, des régimes fascistes aux tueurs de l'aérodrome de Lod, les adorateurs n'ont jamais manqué. Sera-t-elle un jour abattue ? Mais justement, sainte Histoire est l'idole des temps modernes. Elle fut l'idole de Hegel et celle de Marx. La sainte Evolution et la religion du progrès forment avec elle les faces d'une même statue sacrée, celle que le faux humanisme moderne construit pour célébrer une aurore nouvelle, une histoire nouvelle, un homme nouveau.

Le progrès, l'évolution divinisée, la violence devait l'être aussi très logiquement. N'est-ce pas elle l'accoucheuse de l'histoire ? Le texte d'Engels que cite Fontaine se comprend fort bien dans ce contexte : « L'histoire est la plus terrible des divinités, qui mène son char triomphant par-dessus des amas de cadavres, non seulement dans la guerre, mais aussi au cours d'un développement prétendument pacifique. »

Il est vrai que pour les marxistes la véritable histoire est au-delà de l'histoire et que dans la société communiste l'homme désaliéné ne sera plus soumis aux pesanteurs d'une nature soumise aux dieux, aux rois et à l'or. Mais il s'agit bien là d'un pur acte de foi, qui ne s'appuie sur aucun signe de crédibilité, et dont, bien au contraire, l'expérience quotidienne fait justice à chaque instant.

Regardons à l'Est, écrit encore Fontaine, la rédemption marxiste léniniste n'a pas suffi à dompter la bête... On aurait aimé croire qu'au moins dans la Chine populaire, purifiée par une révolution destructrice de toutes les distinctions de classe, l'ambition avait cessé de faire tourner les têtes. (Ce conditionnel est plein de saveur.) Rien malheureusement, si l'on s'en tient aux explications qu'avec près d'un an de retard Pékin s'est décidé à fournir, ne ressemble plus à l'affaire Oufkir que l'affaire Lin Piao : là aussi le fidèle entre les fidèles n'a pas hésité, pour assouvir sa soif de pouvoir, à tenter d'assassiner celui auquel il devait tout.

Alors, vont nous dire certains, vous triomphez, avec vos principes réactionnaires ! L'homme ne change pas, la nature humaine est définitivement fixée et le progrès est une chimère... Oui et non. Il y a quelque chose d'invarié, de fixe, dans l'homme. On peut parler de nature humaine dans la mesure où on est obligé de lui reconnaître des limites. On peut parler aussi d'une férocité naturelle à l'espèce, d'une agressivité spontanée toujours prête à surgir. Mais l'histoire humaine est aussi liberté, volonté de progrès, aventure.

Ni optimisme absolu, ni pessimisme absolu ne conviennent pour caractériser les hommes et leur histoire. Simplement, une conscience claire de leurs aspects contrastés. Il nous paraît donc nécessaire de nous débarrasser des mythologies de gauche qui situent dans le futur un âge d'or certain et les mythologies de droite qui situent cet âge d'or dans un passé qui s'éloigne de plus en plus.

Il appartient aux hommes éclairés sur leurs grandeurs et leurs faiblesses de maîtriser la nature pour faire œuvre de progrès véritable, c'est-à-dire de civilisation. Les grandes époques ont toujours été celles où les peuples, sans illusions mais aussi sans aigreur, ont tiré le meilleur parti de leurs natures, ont créé une amitié fondée sur l'échange, le don gratuit d'eux-mêmes aux autres et à la communauté. Mais ces époques ont toujours été marquées par un ordre politique et institutionnel conforme aux nécessités des corps sociaux et par une culture supérieure, une religion assurant la concorde des esprits et des cœurs. Il ne semble pas que l'humanisme moderne ait su trouver des solutions meilleures.

N.A.F.

## NAF.TELEX...NAF.TELEX...NAF.TELEX

● MUNICH. Deux leçons peuvent être tirées de la décision du Comité International Olympique qui exclut les athlètes rhodésiens des Jeux de Munich : 1) Comme l'explique l'éditorialiste du *Monde*, un pouvoir vient de mourir dans la capitale bavaroise. Ce pouvoir avait la prétention de légiférer par delà les contingences politiques, au nom de la pure compétition sportive : ses prétentions supranationales ont vécu (2). Il est un peu alarmant de constater comment au mépris des plus sûres valeurs de civilisation, la dialectique des races, la haine raciale enflamme les passions de toute part. Une certaine délectation chez les gens de droite à dénoncer le « racisme noir » ne nous dit rien qui vaille.

● LE DEPART DE RENE TOMASINI de la direction de l'U.D.R. ne s'explique pas uniquement pour des raisons de santé. Les maladresses de Toto sont célèbres : son style s'apparentait un peu trop,

au goût de M. Chaban-Delmas, à celui des C.D.R. D'autre part, un dossier demeure sur le bureau du Garde des Sceaux, qui concerne l'affaire du fichier de l'O.R.T.F. Ce dossier fut porté place Vendôme par le sénateur Diligent en personne, accompagné d'un huissier. Qu'en a fait M. Pleven et qu'en fera-t-il ?

● C.G.T. ET C.F.D.T. Les conversations entre les deux centrales syndicales sont marquées par une référence au moins implicite au programme commun du parti communiste et du parti socialiste. Pour la C.G.T., il s'agit d'une référence fondamentale. Malgré les socialistes cédétistes, M. Edmond Maire et ses amis ne sont pas disposés à l'accepter. Au contraire, on connaîtra bientôt leurs critiques qui sont extrêmement vives à l'égard de ce document.

● L'ELECTION DE NIXON à la Convention républicaine de Miami n'a étonné personne malgré

son caractère triomphal. Son adversaire démocrate est fort mal en point. L'ex-président Johnson ne paraît pas vouloir lui donner son appui. Nixon lui-même ne craint pas de réclamer de son prédécesseur, ainsi que des derniers présidents, pour stigmatiser le révolutionnaire Mac Govern qui veut détruire la foi dans le système américain.

Par ailleurs, Mac Govern fait si peu de poids, que les meilleurs soutiens du parti démocrate l'abandonnent, tel le *Washington Post* qui accuse le pauvre sénateur de manquer d'aptitude à gouverner, à faire preuve d'autorité, de jugement, de mesure et de résolution !

● Une énigme pour les théoriciens du réalisme biologique. M. Fabrice Laroche est-il d'origine chamo-sémitique ? L'inquiétude règne dans les milieux runogènes sur des résurgences idéologiques judéennes révélatrices d'un apport allo-gène (noir selon toute probabilité) dans le stock génétique de l'intéressé.





# faire la révolution contre le système

Si nous sommes parfois si mal compris d'un certain nombre d'amis ou d'anciens amis, cela ne tient pas à un désaccord sur le fond (sur les fondements philosophiques de notre combat). Il est vrai que beaucoup de prétendus maurrassiens n'ont jamais pénétré jusqu'au cœur véritable de l'immense corpus doctrinal élaboré par leur maître. Mais enfin, plus ou moins confusément, la plupart de ceux qui se réclament du même héritage que nous saisissent l'enjeu ultime de la bataille engagée. L'incompréhension vient bien plutôt d'une analyse différente des réalités politiques, sociales, économiques d'aujourd'hui.

Cette différence d'analyse constitue un symptôme extrêmement grave, un signe alarmant en ce qui concerne la lucidité ou l'absence de lucidité intellectuelle, la compréhension ou l'incompréhension du temps présent, mais bien plus encore en ce qui concerne l'incarnation de notre projet fondamental, les points d'application de notre doctrine.

Ainsi, Pierre Debray a certainement prononcé plus d'un millier de conférences dans des réunions d'A.F., depuis dix-huit ans. Parmi ses auditeurs, combien ont réellement compris la nouveauté et la force de ses analyses, l'importance capitale qu'elles avaient pour étayer une connaissance en profondeur de la société moderne et fixer les modalités d'une stratégie vraiment adaptée ? Certainement une proportion très faible. On approuvait dans le détail, on croyait « piger ». Mais on n'était pas sur la même longueur d'onde.

## CONSCIENCE I

La raison était simple : Pierre Debray faisait de l'empirisme organisateur. Ses auditeurs remâchaient toute la mythologie droitiste, le « folklore » de l'avant-guerre, vivaient mentalement au rythme des années vingt, ou quatre-vingt... du siècle précédent. Ce n'est pas là pure invention ou charge. Nous pensons à des garçons de vingt ou trente ans qui se figurent que la France de 1972 est essentiellement composée de chatelains et de leurs « gens ». Sans aller jusque-là, beaucoup parlent du capitalisme et du socialisme comme on pouvait en parler il y a cinquante ans, sans prendre garde à l'évolution considérable des structures dans les pays « capitalistes » et dans les pays « socialistes » qui donne aux mots un contenu nouveau.

Le phénomène n'est d'ailleurs pas particulier à la droite française. Au centre, à gauche, à l'extrême-gauche, les individus se complaisaient dans des concepts surannés, radicalement inadaptés, déphasés par rapport à l'époque. Dans

les pays développés en général, on fait la même constatation. Charles Reich, un écrivain américain a étudié avec un certain bonheur les climats idéologiques de la société des Etats-Unis, en distinguant trois consciences, trois appréhensions différentes, spécifiques, de la réalité sociale (1). C'est ainsi qu'il appelle *Conscience I* l'Amérique individualiste et provinciale ancienne manière, celle qui a complètement perdu le contact avec cette réalité. « Une grande partie du peuple américain, explique-t-il, a encore aujourd'hui une conscience qui correspond à la société du XIX<sup>e</sup> siècle, à la vie des petites villes, aux confrontations directes et à l'entreprise économique individuelle. » Ce décalage s'explique si l'on songe au déracinement brutal et à l'accélération brusque du changement provoqués par l'industrialisation.

Il nous est extrêmement facile de faire la transposition chez nous. Une bonne partie des Français, et non nécessairement les moins cultivés, s'est totalement laissée distancer par l'accélération de l'Histoire, et ne s'aperçoit pas qu'un système politique, social et économique s'est créé, se substituant à la République de « papa », et se renforce tous les jours, mettant à son service les ressources de la technique, et la puissance de l'Etat. Pour caractériser le système, Reich (Charles), à ne pas confondre avec Wilhelm) parle de la *mécanique rationnelle de l'Etat-entreprise*, de l'appareil du pouvoir devenu une sorte de *Char de Jaggernath* qui saccage l'environnement, détruit les valeurs humaines et domine les vies et les esprits de ses sujets. Aux injustices et à l'exploitation du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Etat-entreprise a ajouté la dépersonnalisation, la désignification et la répression, au point de menacer, d'anéantir toute valeur et toute vie.

## LE SYSTEME

Les jugements de valeur de cet universitaire américain ne sont pas toujours les nôtres ; loin de là. Mais les grandes lignes de sa description, ses constatations sont justes. Elles rejoignent tout à fait celles de Pierre Debray. Car le système dont il parle n'est pas un mythe, un « serpent de mer ». Il constitue la réalité majeure de la société industrielle. Si on refuse d'admettre cette réalité, son caractère totalitaire, oppressif, aliénant, on devient, malgré les meilleures intentions, son complice. Tous les conservateurs qui se croient encore dans la République de M. Fallières, ceux qui s'obstinent à vouloir conserver pour conserver ne voient pas qu'ils se sont mis au service de l'idole qui les broiera.

Nous avons déjà brièvement caractérisé ce système dans le cours de nos réflexions « révo-

lutionnaires » par cette formule : *la société actuelle, organisée, programmée, planifiée, hyperlégiférée en vue de la consommation et qui aboutit au spectacle permanent, à la vie artificielle et idiote doit être renversée*. Tout, absolument tout est au pouvoir de ce système, que nous appelons système précisément à cause de sa faculté d'intégration, d'assimilation, d'unification totalitaire. Si tout est en son pouvoir, c'est que rien ne lui échappe ; l'école (Ivan Illich n'a pas tout à fait tort de vouloir une *société sans école*), le droit, l'art, la cité entière et surtout l'art de vivre, nos sentiments et nos plus secrètes pensées.

Il n'est pas utile d'aller derrière le rideau de fer pour se faire laver le cerveau. Aux Etats-Unis, les méthodes de la persuasion clandestine organisent la vie des entreprises et celle des citoyens. Au moins, chez les communistes, celui qui se fait conditionner, rectifier la conscience sait qu'on le dégrade et qu'on veut détruire sa personnalité. En Occident, non seulement on ignore la nature du traitement, mais on est heureux de son aliénation... Les sciences humaines, ça existe, quoi qu'en dise M. Pierre Gaxotte, et les « thérapeutiques » qui en découlent se révèlent terriblement efficaces.

## ATTENTION : JEUNE CADRE MECHANT !

Donc le système a tous les pouvoirs. Mais en vue de quoi ? En vue de la croissance, répondent les hommes de la conscience II, et ils ont raison. *Conscience II* ? C'est la seconde façon d'appréhender la réalité et de réagir par rapport à elle, décrite par Charles Reich. Elle correspond à l'Amérique des grands trusts et de l'hypertechnologie. Son acte de naissance date du New Deal. A ses débuts, elle pouvait paraître toute générosité, ouverture, esprit social par rapport à l'aspect étrié de la conscience conservatrice. Mais à présent, elle implique le conformisme total, la conformité parfaite à la rationalité du système, d'où la perte d'identité des individus, manipulés, aseptisés, intégrés à la machine à produire et à consommer.

Ce qui trompe avec ce genre de personnages, c'est leur dynamisme, parfois leur mordant, souvent leur cynisme, la mentalité *jeune cadre méchant*, qui en veut *vachement*, dénoncée un jour par Clavel. Le développement de certaines aptitudes nécessaires à la machine n'est pas purement et simplement le développement, l'épanouissement de la personnalité. Les individus, en effet, se conforment à un rôle. Plus ils répondent au modèle proposé, ils montent dans une hiérarchie qui entend se conformer à tous les critères de la méritocratie (pour la conscience II, cette méritocratie s'identifie à la Justice).

Les bonnes gens prennent M. Servan-Schreiber pour un dangereux révolutionnaire parce qu'il est contre l'héritage et demande que les gosses soient retirés à leurs parents dès l'âge de deux ans. Ces vœux sont effectivement « révolutionnaires », au sens où ils sont destructeurs de l'héritage, mais aussi parfaitement conformistes dans la mesure où ils sont dans la logique de la méritocratie. Il importe pour elle que les individus, tels les coureurs de fond, soient rangés sur la « même » ligne de départ pour avoir les « mêmes » chances de gagner un fauteuil de P.D.G. ou de président de la République. Cette théorie est d'ailleurs, sous son apparence égalitariste, la plus élitiste qui soit. Car le départ donné, la plus féroce des compétitions s'engage, où tous les coups sont permis. La question essentielle étant d'avoir la peau du concurrent, de lui prendre sa place, il s'agit pour le jeune loup d'aiguiser ses dents et pour le « vieux » (de trente-six ans) de tenir désespérément...



# le spectacle est permanent

Nous n'avons pas le loisir de reprendre toutes les études de l'école d'Action française sur l'histoire, les origines et les structures de l'Etat et de la société bureaucratique (2). Elles sont indispensables pour situer les rôles, le fonctionnement du système, sa logique et sa finalité. Le système est né en effet au lendemain de la grande crise économique de 29, pour répondre aux nécessités du développement bloqué, à ce moment, par des structures inadéquates à tous les niveaux, social, économique, politique. Il faut être objectif et reconnaître qu'il a merveilleusement réussi dans sa tâche. Seuls contesteront le fait les « conscience I » attardés aux principes d'une orthodoxie financière déphasée.

Incontestablement, les trois années du cabinet Chaban-Delmas ont été pour la France une période de développement économique prodigieux. Nous talonnons le Japon avec notre taux de croissance actuelle. Dans dix ans, nous constaterons les résultats d'une gestion qui a visé le long terme, les investissements nécessaires aux infrastructures, elles-mêmes indispensables au développement du pays.

On peut toujours discuter le détail, voire même certains choix fondamentaux. Il faut reconnaître pourtant que la « machine ne marche pas si mal », qu'elle répond à sa fonction : développer au maximum et au plus vite la croissance économique. On pourra même constater que les fameux *contrats de progrès* n'ont pas été inopérants, et que par eux l'intégration du syndicalisme à l'appareil de gestion a été renforcé, que les travailleurs y ont trouvé leur avantage.

L'optimisme d'un Pauwels, d'un Raymond Cartier ou d'un Saint-Geours s'explique tout à fait dans ce contexte. L'humanité a-t-elle connu déjà dans son histoire un pareil bonheur ? L'abondance nous appelle tous à son banquet et nous offre de merveilleuses grandes vacances.

Malheureusement, pour contredire ce bel optimisme se présentent d'épouvantables contestataires, des gauchistes, des empêchements de consommer en paix, qui déclarent : la croissance ne peut pas constituer en elle-même et à elle seule, la fin de la vie sociale. Le type de société qui est nôtre rend superficiellement heureux et profondément aliéné. Nous sommes aliénés dans notre travail, mais aussi en dehors des circuits de production, où nous continuons à jouer un rôle, celui d'un spectateur passif, programmé, qui vit dans l'artifice, l'illusion permanente.

Un situationniste, Guy Debord, a magistralement défini l'importance du spectacle dans la société de consommation : « *Le spectacle compris dans sa totalité, est à la fois le résultat et le projet du*

## Thèses des précédents articles

### I. — LA REVOLUTION DE BLEUSTEIN-BLANCHET A BAKOUNINE ... ET A MAURRAS

Définition de la révolution, comme « *un changement important qui affecte la structure d'un corps social et implique une part plus ou moins grande de violence physique et morale* ». La révolution peut être un désordre, mais peut également être dans l'ordre de la vie, des nécessités du progrès.  
N.A.F. n° 66.

### II. — LA QUESTION DES MOYENS.

Notre révolution ne peut utiliser aucuns moyens qui s'opposent aux fins spirituelles de l'homme. « *Des moyens radicalement mauvais se retournent contre la cause excellente que l'on veut servir.* »  
N.A.F. n° 67.

### III. — LA REVOLUTION AVEC UN « R ».

Il faut toujours se défier de la tentation révolutionnariste, qui consiste à ériger la révolution en système, à faire du moyen la fin. Cette tentation s'identifie au nihilisme anarchiste dont la seule passion est de détruire. « *Nous ne voulons pas anéantir mais construire, et s'il nous faut parfois détruire, ce n'est que pour abolir le nuisible et pour mieux établir les bases de l'édifice.* »

### IV. — LA REVOLUTION DANS L'HISTOIRE DE L'A.F.

Concrètement, ce que vise la volonté révolutionnaire de l'A.F. Bilan de soixante-dix ans d'histoire : le « *conflit* » entre la régence du nationalisme et la vocation révolutionnaire. Cette dernière visait principalement l'Etat républicain. Aujourd'hui ce n'est pas seulement cet Etat que nous voulons renverser, mais une société qui, conformément aux vues de l'auteur de *L'Avenir de l'Intelligence*, est totalement asservie à un système totalitaire, « *l'anthitèse exacte de ce que nous aimons et voulons* ».  
N.A.F. n° 69.

*mode de production existant. Il n'est pas un supplément au monde réel, sa décoration surajoutée. Il est le cœur de l'irréalisme de la société réelle. Sous toutes ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissements, le spectacle constitue le modèle présent de la vie socialement dominante. Il est l'affirmation omniprésente du choix déjà fait dans la production, et sa consommation corollaire. Forme et contenu du spectacle sont identiquement la justification totale des conditions et des fins du système existant » (3).*

Ainsi, la culture elle-même, reçoit sa marque du système qui exerce un « *magistère* » conforme à sa rationalité. Cela nous donne *Play Boy*, *Lui and Co*, publications merveilleusement accordées à la Conscience II. Dans ce domaine, le système a de moins en moins de concurrence, puisque d'une part l'intelligentsia lui est liée, reçoit de lui sa subsistance et que, d'autre part, l'Eglise qui n'en finit pas de sortir de ses interrogations perd de plus en plus toute influence sur les esprits et se dissout en tant qu'inspiratrice de la civilisation.

### LA TENTATION DE LA CONTESTATION SAUVAGE

Charles Reich, face au désastre, trouve son espoir, dans la *Conscience III*, c'est-à-dire chez les jeunes contestataires américains qui manifestent une opposition totale, sans failles. Nous avons trop expliqué la signification de la contes-

tation spontanée qui s'exprime dans le gauchisme ou le hippisme, pour rester insensibles à tous les arguments de Reich. Nous savons aussi que l'ascension extraordinaire du sénateur Mac Govern s'explique en grande partie par l'action des jeunes contestataires. C'est dire l'ampleur du phénomène.

Pourtant, l'exemple de Mac-Govern est significatif des limites de cette contestation, et de l'échec auquel elle est promise (même si, hypothèse improbable, le candidat démocrate était élu à la Maison Blanche). Mac Govern symbolise des aspirations, des refus, mais il ne présente pas une véritable alternative globale capable de remplacer le système qu'il conteste.

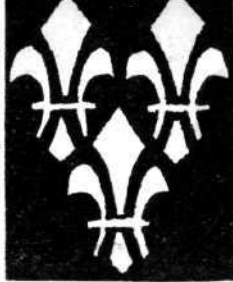
Ses supporters sont encore plus idéalistes que lui. Beaucoup d'entre eux, comme beaucoup de gauchistes chez nous, ne conçoivent d'autre projet que de *casser la baraque*, anéantir l'appareil de production, non seulement faire du zégisme (ramener la production à la production zéro), mais revenir à l'état de nature pure, à l'âge de la pierre... C'est du délire. Comme toujours on tire des conséquences fausses de principe ou de contestations justes.

Nos contestataires sont conduits à ces excès, faute d'un véritable projet politique. Jacques Ellul n'a aucun mal à démontrer que leur révolution est chimérique et qu'ils sont condamnés pour le moment à de simples révoltes.

### UNE REVOLUTION POSSIBLE

Il se trouve, ce n'est pas l'effet du hasard, que nous sommes les seuls contestataires à présenter





un projet politique, une véritable alternative globale. Nous ne possédons certes pas de remède miracle ou de potion magique. Nous osons même dire qu'au lendemain de notre « grand soir », rien ne sera encore résolu et qu'il faudra de très longues années d'effort pour que nous soyons débarrassés entièrement du système.

Nous ne prétendons pas créer l'absolu dans un monde voué aux limites et aux contradictions, nous ne prétendons pas inaugurer une histoire libérée des pesanteurs de la préhistoire. En un mot, nous ne rêvons pas. Notre révolution est positive, elle a les moyens de ses fins, son projet a ses limites. Mais du moins il existe, il est de l'ordre du possible.

Etablir un Etat indépendant restaurant la notion de gouvernement des hommes, non seulement la notion mais la chose, qui prendra le pas sur l'administration des choses désormais subordonnée, cela est de l'ordre du possible. Et ce possible est la condition *sine qua non* de la disparition de l'Etat-entreprise totalitaire. Renouer avec une tradition vivante, source inépuisable de tout mouvement civilisateur, cela non plus n'est pas de l'ordre chimérique, mais du possible et du souhaitable.

Restaurer la notion de l'association fondée sur la réciprocité des services, et donc de la participation des citoyens, cela n'est pas plus chimérique que vouloir une économie de la qualité utilisant les ressources de la technologie.

Nous avouons encore que si nous concevons assez bien les grandes lignes de l'édifice, il nous reste beaucoup à faire pour en préciser tous les contours. Notre réflexion en est encore à ses débuts. Cela ne nous empêche pas d'affirmer que nous sommes sur la bonne voie, une voie où le développement économique nécessaire restera possible mais devra se conformer aux véritables finalités humaines.

Cette voie implique une volonté révolutionnaire, une révolution effective. Avec le *Système*, nous pouvons composer. C'est pour son anéantissement que nous conspirons.

Gérard LECLERC.

(1) Charles Reich : *Le regain américain*, une révolution pour le bonheur. Robert Laffont (en vente à nos bureaux.)

Répétons-le une fois encore : nous ne souscrivons pas à toutes les thèses de ce livre souvent

astucieux, parfois verbeux. Nous nous séparons de Reich en particulier à propos de son modèle de société, vague, brumeux, qui souffre surtout de la faiblesse de ses idées philosophiques, de son anthropologie en particulier un peu trop rousseauiste.

(2) Pierre Debray est évidemment l'initiateur de ces études. Le nombre d'articles qu'il a consacrés à cette question est considérable. Dans son livre *Les Technocrates de la Foi*, on trouve un résumé de ses principales thèses.

On peut se reporter également au D.A.F. écrit par Bertrand Renouvin sur *Le Capitalisme*. (Les deux ouvrages sont en vente à nos bureaux.)

(3) Guy Debord : *La Société du spectacle*, Editions Champ libre. Ce livre, écrit dans un jargon parfois difficilement acceptable, est plein d'intuitions « géniales ». Il trouve cependant ses limites dans une *weltanschauung* hegel-marxiste, intelligente certes, mais terriblement marquée.

(4) Jacques Ellul : *De la révolution aux révoltes* (Calmann Lévy). Ce livre est la suite de *Antopie de la révolution* (Calmann Lévy). (En vente à nos bureaux.)

## critique

# pour une critique de combat

## 1. - existe-il un front littéraire ?

Quelle conception un chroniqueur littéraire d'Action française doit-il se faire des colonnes qui lui sont confiées ? C'est un problème auquel Gérard Leclerc m'a demandé un jour de consacrer quelques réflexions. Je voudrais tenter aujourd'hui d'amorcer une réponse.

L'exemple le plus célèbre en la matière est le feuilleton littéraire que Brasillach a tenu chaque jeudi dans *l'Action Française*, depuis l'été 1931 jusqu'à la guerre. Il a ainsi publié quelque chose comme cinq cents articles (soigneusement compilés et classés à la fin de chaque année par un de ses amis, Claude Roy).

On sait que Brasillach avait pour lui, outre sa plume, un goût littéraire très sûr et un amour des livres qui ne pouvaient laisser personne indifférent. On sait aussi que personne n'aurait songé (ou — hélas pour quelques-uns — n'aurait dû songer) à lui demander des leçons de politique.

A quoi ressemblait donc sa chronique ? C'était quelque chose de très libre : un jeune talent jugeant, avec gaieté et impertinence, tous les grands maîtres de l'époque — en toute indépen-

dance vis-à-vis de la ligne générale du journal. Le contraire d'une critique de combat.

On peut s'interroger sur l'opportunité d'une telle forme de critique dans un mouvement comme l'A.F. On pourrait même tenter de déterminer s'il existe des circonstances de la vie politique, ou littéraire, où elle est particulièrement souhaitable — tandis que dans d'autres, il faudrait s'astreindre à un engagement total de la critique.

Une chose est certaine : le talent peut sans doute être utilisé pour lui-même, à seule fin de servir le prestige du journal et du mouvement, et de gagner des lecteurs : mais on ne saurait s'en contenter.

Les interférences sont aujourd'hui tellement grandes entre les phénomènes politiques, sociaux et culturels, que ce serait une véritable désertion que de renoncer au front littéraire. C'est là que le jeune Maurras a mené quelques-uns de ses plus brillants combats, qui allaient être déterminants dans l'élaboration de l'empirisme organisateur. C'est un domaine où nous avons d'ailleurs été le plus souvent à l'avant-garde — avant-garde de la découverte des talents, avant-garde du

combat culturel. Nous ne pouvons y renoncer sans nous priver d'un champ d'action immense et parfaitement à notre portée.

Si donc, dans les années à venir, des talents littéraires se faisaient jour, susceptibles de s'exprimer à travers la *N.A.F.*, je suppose que les portes du journal pourraient leur être ouvertes.

Mais priorité doit, semble-t-il, être donnée à une critique mise directement au service du combat politique. « Changer la vie », c'est, entre autres choses, changer la littérature, ou du moins changer la conception que la société d'aujourd'hui se fait de la littérature.

Des choses se passent, dans le monde littéraire, qui ne doivent en aucun cas nous laisser silencieux.

Pas seulement par souci d'être des observateurs attentifs, mais parce qu'il y a là des engrenages directement reliés aux moteurs de la vie politique. Il faut ou les faire sauter, ou les faire tourner dans notre sens : c'est cela, le front littéraire.

(A suivre.)

Christian DELAROCHE.



## deux témoins de l'art iranien

Les célébrations du 2.500<sup>e</sup> anniversaire de la Monarchie iranienne, à l'automne dernier, ont donné lieu à toutes sortes de manifestations qui trouvèrent un écho universel. En dépit de l'ignorance ou de la mauvaise foi, les fêtes de Persépolis ont apporté le témoignage tangible et exemplaire de la renaissance d'une nation. L'Iran proclamait sa fidélité à une tradition illustre associée à l'étude et à l'usage de tous les moyens modernes de la puissance : on se souviendra, en particulier, du salut apporté par le Shah au tombeau de Cyrus le Grand et de son serment, gestes solennels qui attestent de la continuité monarchique à travers les siècles, des Achéménides aux Pahlavis.

Mais les fêtes ont également entraîné nombre de publications parmi lesquelles nous retiendrons deux titres : *Téhéran de jadis* par Emineh Pakravan (1) et *Miniatures et enluminures du manuscrit baysonghorien du Shâh-nameh* (2). Ces ouvrages constituent par eux-mêmes deux témoins exceptionnels de l'art iranien.

Dans son évocation aussi gracieuse que magistrale il ne s'agit pas du tout pour Mme Pakravan de défendre le Téhéran contemporain : il réunit dans ses bâtiments ce que l'Europe et les États-Unis d'aujourd'hui ont produit de plus laid à mi-chemin entre la « tour » Montparnasse et Manhattan ; de cette « ville sans mémoire » elle nous fait retrouver le passé récent mais perdu et si parfaitement lointain avec son charme où se composent tour à tour — ou simultanément — mais toujours dans une subtilité exquise, le maniérisme, le baroque et la préciosité.

On sait que Téhéran devint une ville et une capitale, dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle par le choix du fondateur d'une dynastie nouvelle. Les Kadjars, en effet, vont succéder aux Séfévidés après l'aventure de Nader Shah et le gouvernement de Karim Khan Zend, le Régent. Agha Mohammed Kadjar est couronné en 1796 à la suite d'une expédition victorieuse en Géorgie.

Emineh Pakravan décrit à merveille le développement en somme biologique de Téhéran où des cellules se constituent autour d'un noyau central :

« Karim Khan Zend (...) (le Régent) avait fait construire un pavillon de chasse (...) Agha Mohamed Kadjar fortifie cette résidence de hautes murailles : c'était l'Ark (ou citadelle). Autour de cette première enceinte une ville ne tarda pas à s'élever (...) Autour de ces habitations, de ces voûtes de boue, il fallut une seconde enceinte : ainsi naquit la ville de Téhéran. » En 1852, Gabineau trouvera une ville renouvelée et embellie par les soins de Nasreddin Shah et de son premier ministre Amir Kabir : « La nouvelle enceinte (...) forme un octogone irrégulier (...) Les douze portes hautes, rutilantes de faïence, agrémentées d'arcades et de fines tourelles, s'ouvrent dans la direction des quatre points cardinaux.

Rarement l'art persan du siècle dernier aura été aussi délicatement décrit — et comme ranimé — que dans les mélodieuses évocations du livre d'Emineh Pakravan : « l'art somptueux, baroque et fragile de notre XIX<sup>e</sup> siècle ne vit que par ses ensembles (3). Il cesse presque d'exister en dehors des perspectives que lui font les jardins, sans le reflet que lui renvoient les pièces d'eau, sans la réplique des glaces obscurcies de peintures, le scintillement des incrustations de miroirs ».

Plus loin, l'auteur nous montre l'intérieur de la salle d'audience de Soleymaniye, près de Téhéran : « De hautes baies cintrées tiennent deux côtés de la salle, fermées par des châssis de bois ajouré. La lumière ainsi brisée, diffusée, adoucie, a une mystérieuse beauté de fleur. »

Emineh Pakravan a aussi exactement conscience de la portée que des limites de cet art persan du XIX<sup>e</sup> siècle. Si elle déclare : « Comment contester qu'il y a un sens étonnant de l'effet dans l'alternance des baies arquées des niches où courent des cordons de faïence, dans la décoration bizarre des pans coupés, des tours jumelées, des pavillons, des salles sur plan de croix ? » Elle ajoute aussitôt que cet art raffiné est un art décadent : « Ces jeux souvent magnifiques ou gracieux, de l'imagination, n'étaient que le rêve d'un monde étroitement reformé sur lui-même. Au premier heurt venu du dehors, la coquille fragile se briserait (...) »

Elle conclut sur une esquisse nostalgique et enchantée que n'eût pas désavouée l'auteur du dernier Abencérage :

« ... on voudrait reconstituer la paix magique un peu lourde des jardins où parfois on allait passer la journée, cette paix faite de couches superposées de silence que ce bruit de l'eau traversait, de la lumière des espaces immenses tout à coup captée et filtrée par le feuillage et mille choses impondérables qu'on ne retrouvera plus. »

Les reproductions tirées d'un manuscrit célèbre du *Shâhnameh* (Livre des Rois) de Firdousi donnent une idée très approchée des merveilles originales ; en outre, l'introduction et les commentaires de Basi Gray (imprimées en trois langues : anglais, français et allemand) procurent une description critique très érudite du manuscrit baysonghorien, véritable monument littéraire et artistique.

Ce manuscrit admirable, par sa calligraphie, ses enluminures et les miniatures qui l'ornent, prend son nom du Prince Baysonghor Bahador Khan, petit-fils de Tamerlan. Le texte fut en effet écrit par le conservateur de la Bibliothèque du Prince, Maulana Djafar de Tabriz qui avait quarante calligraphes sous ses ordres. Achievé en 833 de l'Hégire, soit en 1430 ap. J.-C., le manuscrit est conservé à la Bibliothèque Impériale de Téhéran.

On voudrait pouvoir faire largement état des remarques pertinentes de M. Gray. Le manque de place nous contraint à nous limiter à celle-ci qui nous paraît essentielle :

« Les principes légitimistes et nationalistes du *Shâhnameh* sont, dans le manuscrit de Baysonghor, fermement soutenus dans le choix des sujets à illustrer, aussi bien que dans le style pictural propre à la Cour. »

PERCEVAL.

(1) Aux éditions Nagel.

(2) Téhéran, Ministère de la Cour Impériale ; introduction de Basil Gray.

(3) Iranienne, Emineh Pakravan est un écrivain français.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

17, Rue des Petits-Champs PARIS-1<sup>er</sup>

ccp naf 642-31

nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_  
n° \_\_\_\_\_ rue \_\_\_\_\_ ville \_\_\_\_\_ département \_\_\_\_\_

**Je souscris un abonnement  
d'un an à la n.a.f.-hebdo  
normal 45fr soutien 100 fr**





# la stratégie et ses nuées

Il fallait une stratégie royaliste, c'est sûr. Et le premier mérite de la « NAF » aura certainement été d'en imaginer une. Mais tout n'est pas pour autant fini, et la stratégie ne saurait être le « deus ex machina » du complot monarchiste, ni se réduire à un catalogue de mots d'ordre dont la psalmodie suffirait à faire s'effondrer la République avec les murs du silence qui nous étouffaient jusqu'alors.

Evidemment, je caricature, et nul n'a jamais exprimé de telles vues sur l'usage de notre stratégie. Mais n'est-ce pas là un danger qui nous guette tous, pour peu que nous ayons mal posé le problème de notre action ?

La stratégie n'est qu'un moyen. Elle ne vient qu'après l'analyse d'un mal et la découverte d'un remède. Elle postule la volonté de mettre ce remède en œuvre. Nous sommes là au centre du problème : nous voulons restaurer la monarchie et, avec elle, une société en laquelle s'incarne un projet de civilisation ; c'est là une vérité tellement explicite que l'on m'en voudra peut-être de la rappeler. Continuons cependant à enfoncer des portes ouvertes en soulignant que c'est à la *qualité de notre volonté* (qui implique la pertinence du choix de nos points de rupture, c'est-à-dire de notre stratégie) que nous devons d'atteindre notre but.

Cette volonté, qu'est-elle aujourd'hui ? Quel en est, pour ainsi dire, le « statut social » ? Comment la vie quotidienne telle qu'elle est façonnée par le système techno-bureaucratique favorise-t-elle sa naissance, son essor et sa cristallisation en un certain nombre de réalisations propres à nous rapprocher de notre but ?

Il ne s'agit pas de nous livrer ici à l'analyse de « l'aliénation démocratique de la vie quotidienne » : nous aurons à revenir sur ce thème important et, à cette occasion, réintégrerons le problème de la volonté dans une synthèse générale. Constatons simplement ce fait brut : *le système républicain tend à aliéner la volonté de ses assujettis en la transformant en velléité*. Cette velléité ne pouvant plus s'incarner dans le temps, lui-même éclaté entre la succession chaotique des instants présents qui coulent, et le futur qui devient le lieu de toutes les utopies (cf. le thème de la « déportation dans l'instant »).

C'est là une des grands stigmates de l'homme contemporain que ce divorce entre des réactions stéréotypées (voulues et planifiées par le système), et un avenir d'autant plus prometteur et facile qu'il a perdu toute liaison avec le présent, et par là, avec la réalité.

On estimera peut-être que, pour intéressantes qu'elles soient, ces remarques de portées générales n'ont que peu de rapports avec notre point de départ. Il suffira pourtant d'appliquer ce schéma à notre militantisme pour comprendre qu'il n'en est rien et que nous sommes en fait au cœur du problème : si elle est n'est pas sous-tendue par une volonté effective de prendre dès aujourd'hui les moyens de conquérir demain tel ou tel pouvoir, notre action éclatera en fonctionnarisme et utopie :

— *le fonctionnarisme*, c'est-à-dire les réponses stéréotypées aux sollicitations incohérentes de l'actualité selon un modèle culturel hérité d'un passé récent : le militant d'AF-germe-d'ordre - au - sein - du - chaos - dont - la - force - est - d'avoir - raison et dont l'emploi du temps est bien rempli par les ventes, les cercles et les chahuts (1).

— *L'utopie*, c'est-à-dire « Demain le Roi », cet appel au Roi de fin de « grandes journées d'ac-

tion française », dont Pierre Debray estimait qu'il servait souvent d'alibi à notre Inaction Française.

Tout se tient : l'absence de stratégie, c'est-à-dire de liaison entre le présent et le futur, est significative de cette aliénation de la volonté. Mais attention : l'absence de stratégie apparaît plus comme un effet que comme une cause de cette maladie de la Volonté. C'est pourquoi il est important de se garder là aussi de toute attitude magique : ce n'est pas un changement de sigle sur une porte qui résoudra tout. La NAF n'est pas à l'abri de ce risque. Se donner une stratégie, c'est bien ; c'est une condition nécessaire de la réussite, nécessaire mais non suffisante. Ne tombons pas dans ce que Maurice Pujo aurait appelé « les nuées de la stratégie ».

Car il existe une nuée de la stratégie : elle consiste à parler de stratégie en oubliant un des deux pôles qu'elle a justement pour but de relier : le présent et l'avenir. On pourra, par exemple, et avec les meilleures intentions monarchistes, se contenter d'extrapoler les tendances actuelles et travailler à construire le mouvement dont on rêve, sans savoir si cet outil sera à même de remplir sa fonction. A cette myopie correspond une presbytie tout aussi dangereuse : elle revient à se préoccuper des étapes qui mènent au pouvoir, sans considérer la phase actuelle, le point de départ « hic et nunc ». Lorsqu'on examine les conséquences de ces deux démarches apparemment opposées, on y décèle la même origine (le refus ou l'impossibilité de considérer l'avenir comme tributaire du présent, donc le présent comme condition de l'avenir) et les mêmes effets (l'inefficacité).

Jean DE DECKER.

(1) Précisons, pour prévenir tout procès d'intention : je ne vise ni la vente à la criée, ni les cercles d'études, ni les chahuts, ni les « grandes journées d'AF », en tant que *moyens ordonnés à un but*. La NAF les utilise, et n'entend pas y renoncer. Je veux stigmatiser une attitude magique vis-à-vis de ces moyens, attitude qui mène à les considérer comme efficaces en soi : ce n'est pas la quantité de sacrifices et d'efforts qui nous donnera la victoire, mais la *multiplication* de cette quantité par la qualité du choix de nos objectifs intermédiaires et des moyens propres à les atteindre.

Que faire alors pour éviter ces pièges ?

Il est évident qu'il n'a pas de miracle en la matière. Commençons par connaître et analyser les dangers : nommer un phénomène, c'est en même temps se donner les moyens d'agir sur lui, et l'on ne combat efficacement que ce que l'on connaît bien.

Il appartient ensuite au mouvement, et d'abord à ses cadres, de se tenir à la stratégie choisie : cette stratégie, il convient de l'incarner dans chaque cas concret et donc particulier. Valéry écrivait que la vie consistait « à tirer l'un du multiple » ; de même, la tâche première des responsables NAF consiste à forger, à partir d'une poussière de situations concrètes (donc inégales) l'instrument *cohérent* (ce qui est le contraire de monolithique) qui nous permettra de parvenir à nos fins.

Ainsi, au terme de ces réflexions, retrouvons-nous le programme que Maurras assignait à la jeune Action Française : « Rien n'est possible sans la réforme intellectuelle et morale de quelques-uns. »

— *Réforme intellectuelle*, pour connaître, au-delà des aliénations contemporaines, quelles sont leurs causes et quels remèdes permettront de s'en affranchir.

— *Réforme morale*, pour dégager de ces aliénations la volonté de mettre ces remèdes en œuvre.

La stratégie ? Elle ne sera effective qu'à la condition d'être à la conjonction de ces deux mouvements. Sinon, elle ne serait que fumée de rêve, murmure dans la campagne ou cautère sur une jambe de bois, comme vous voudrez.

## république ou monarchie?

Ont répondu à ce débat :

- n° 33 Gabriel Matzneff
- n° 34 Marc Valle
- n° 36 Jacques Laurent (1)
- n° 37 Roland Laudénbach
- n° 38 Baruch
- n° 39 Monseigneur Pierre
- n° 40 Paul Sérant
- n° 41 Pierre Boutang
- n° 42 Jean-François Chiappe
- n° 43 Michel Déon
- n° 44 Christian Dedet
- n° 45 Général d'Esneval (1)
- n° 46 Marcel Loichot
- n° 48 Jean Cassagneau
- n° 49 Batonnier Lussan

- n° 50 Jacques Perret
- n° 51 Jean-Marie Domenach
- n° 52 Jean de Fabrègue
- n° 53 Jean Royer
- n° 54 Raoul Girardet
- n° 55 Georges Montaron
- n° 57 Philippe de Saint Robert
- n° 58 Gabriel Marcel
- n° 60 Jacques Paugam
- n° 62 Jean-François Gravier
- n° 65 Henri Leclerc

Début septembre, reprise de l'enquête sur la monarchie avec Edgar Pisani, ancien ministre de l'Agriculture.

(1) Numéros épuisés.